

DANIEL MARCHILDON

ZAZETTE, LA CHATTE DES OUENDATS



Zazette, la chatte des Ouendats

Deux autres chats squattent notre site :
Un chat nommé Victor et Une fille, un gars et un chat
et on peut les voir au : : www.soulieresediteur.com



Du même auteur chez d'autres éditeurs

Romans pour la jeunesse :

Le secret de l'île Beausoleil, éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes », no 15, 1991.

Le prochain pas, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, coll. « À nous deux », 1997.

Le pari des Maple Leafs, éditions Pierre Tisseyre, coll. « Conquêtes », no 73, 1999.

Fait à l'os !, avec collectif de jeunes auteurs, éditions de la Nouvelle Plume, 2001.

Les mordus de la glace, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, coll. « QUAD9 », no 1, 2006.

Une tournée d'enfer, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, coll. « QUAD9 », no 2, 2006.

La première guerre de Toronto, éditions David, coll. 14/18, 2010.

Les guerriers de l'eau, éditions du Vermillon, 2012.

Romans pour les adultes :

Les géniteurs, éditions Le Nordir, coll. « Rémanence », 2001.

Les exilés, éditions Le Nordir, coll. « Rémanence », 2003.

L'eau de vie (Uisge beatha), éditions David, 2008.

Le sortilège de Louisbourg, éditions David, 2014.

Ouvrages historiques :

La Huronie, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1984. Manuel d'histoire.

La Crise scolaire de Penetanguishene : Au-delà des faits, il y a... un historique sommaire et analytique, 1976-1989, en collaboration avec Micheline Marchand, éditions L'Imprimeur du Fief de la Huronie, 2004.

Zazette, la chatte des Ouendats

Un roman
de Daniel Marchildon
illustré par
Adeline Lamarre



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2015

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Marchildon, Daniel , 1961 -
Zazette, la chatte des Ouendats
(Collection Ma petite vache a mal aux pattes ; 129)
Pour les jeunes.

ISBN 978-2-89607-310-8

I. Lamarre, Adeline, 1977- . II. Titre. III. Collection : Collection Ma petite vache a mal aux pattes ; 129.

PS8576.A635Z39 2015 jC843.54 C2014-941833-7
PS9576.A635Z39 2015

Illustration de la couverture et illustrations intérieures :
Adeline Lamarre

Conception graphique de la couverture :
Annie Penrec'h

Copyright © Daniel Marchildon, Adeline Lamarre
et Soulières éditeur

ISBN 978-2-89607-310-8
ISBN PDF 978-2-89607-337-5
Tous droits réservés



Pour Micheline,
qui m'a guidé pour faire ce voyage
avec Zazette.

1



La terrible tempête

Le 7 juin 1623

Pour une chatte, la pire mort c'est de mourir noyée. Et j'ai bien peur que ce soit mon sort. Je miaule sans cesse. Le frère Gabriel Sagard me tient serré dans ses bras.

— Allons Zazette, l'orage va passer, me chuchote le brave religieux.

Je n'en suis pas convaincue. Cette caravelle de malheur, brassée par la tempête, va finir par couler.



Ce voyage en haute mer s'éternise. Voilà plus de deux mois et demi que nous avons pris le large. Le jour du 18 mars 1623, le début de ce cauchemar, restera gravé dans ma mémoire de chatte. À Paris, j'étais si bien, logée et nourrie très convenablement à la résidence des pères récollets.

— Pourquoi a-t-il fallu partir ? Pour aller si loin en plus !

Le frère Sagard laisse mes questions, qu'il ne comprend pas, sans réponse. Il passe sa main dans ma robe laineuse teintée d'un bleu qui tire sur le gris.

— Tu appartiens à une race de chats fort ancienne, ma belle. Les Chartreux. Tu possèdes le même courage que tes ancêtres. Eux aussi ont dû faire un long voyage depuis la Turquie pour aboutir en France.

Du courage, j'en ai quand même manifesté. Au fil des semaines, je me suis habituée

au mouvement de la vague pour me faire un pied marin. Quel exploit pour une chatte ! Je suis redevenue une chasseresse redoutable. Les souris et les rats à bord de ce rafiot essaient de m'éviter. Dans la cale très sombre du bateau, mes moustaches m'aident à sentir les mouvements de l'air et me guident vers mes proies. Même en pleine nuit, mes grands yeux jaunes voient comme s'il faisait jour.

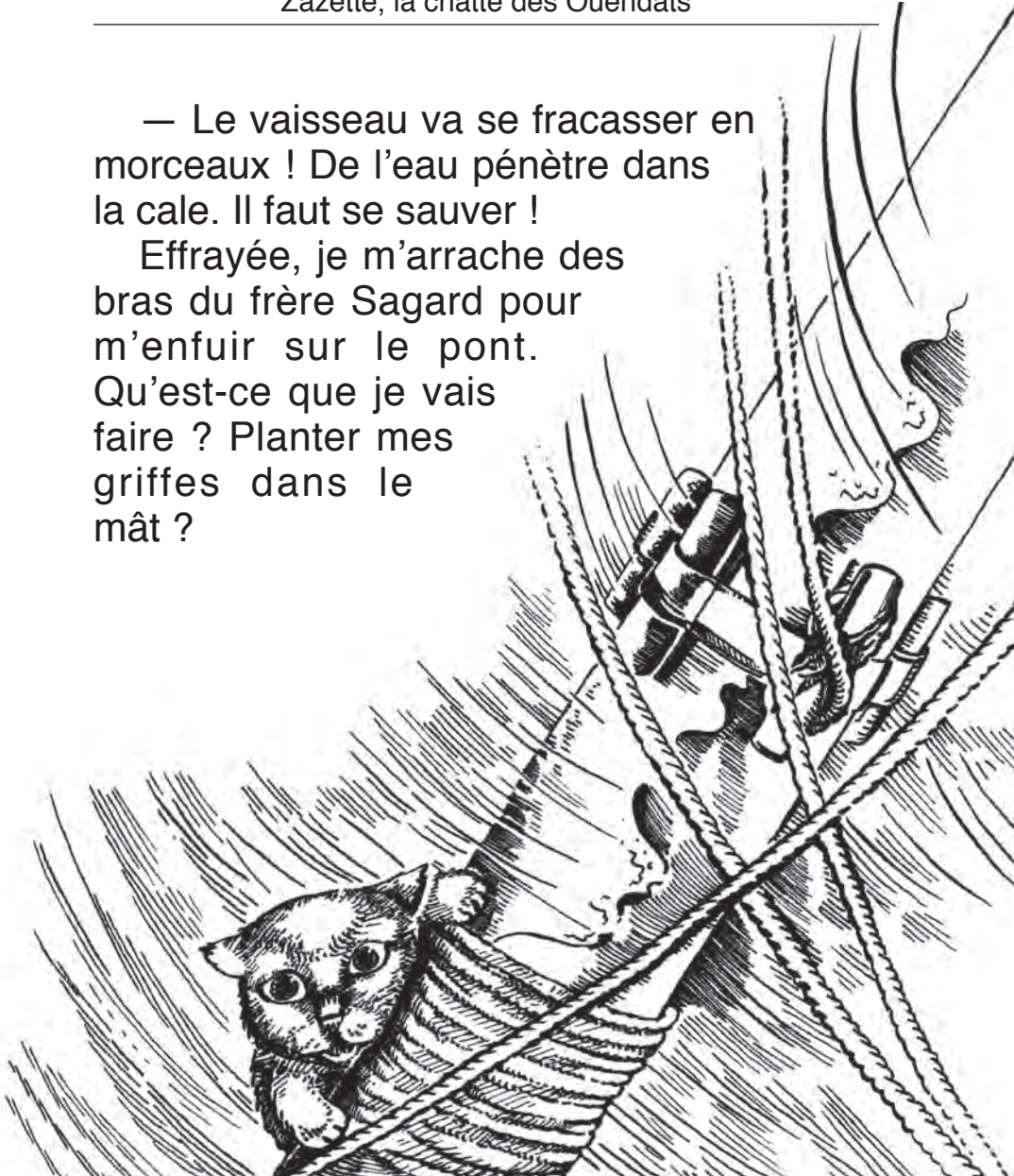
Si, par miracle, nous venons à bout de traverser cette affreuse tempête, je ne vois pas comment nous parviendrons jusqu'en Nouvelle-France. Les dernières réserves d'eau douce conservées dans des barils ont un goût infect. La mer nous entoure, mais nous ne pouvons point boire son eau salée. Et puis la nourriture n'est guère mieux.

CRAAAAAACCCC !

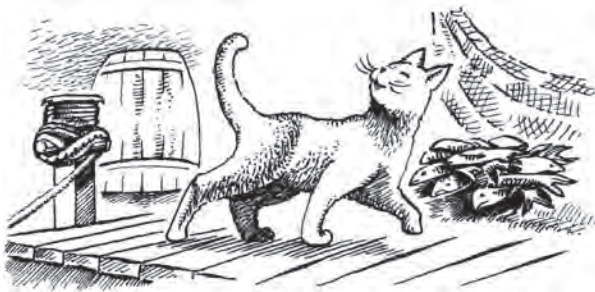
Le geignement du bateau enterre même mes miaulements.

— Le vaisseau va se fracasser en morceaux ! De l'eau pénètre dans la cale. Il faut se sauver !

Effrayée, je m'arrache des bras du frère Sagard pour m'enfuir sur le pont. Qu'est-ce que je vais faire ? Planter mes griffes dans le mât ?



2



Une rencontre agréable à Québec

Le 2 juillet 1623

Quatre jours ont déjà passé depuis mon arrivée à Québec, le 28 juin. Jamais un passager n'a été plus heureux de débarquer d'un navire que moi. Le frère Sagard a eu de la difficulté à me retenir au moment où *Le Héros* s'est amarré au quai. Après une traversée de trois mois et six jours, j'ai voulu toucher la terre tout de suite.

Le Héros a survécu de justesse à la terrible tempête. Mais il a fallu encore deux semaines avant d'arriver à bon port. Heureusement, à l'approche de la terre, la pêche est devenue abondante. J'ai pu manger autant de morues que ma panse pouvait en supporter. Tout un régal après des semaines de minuscules souris et de rats maigres.

Québec ne ressemble pas du tout à Paris. C'est à peine une toute petite bourgade. La résidence des prêtres ici est très rudimentaire.

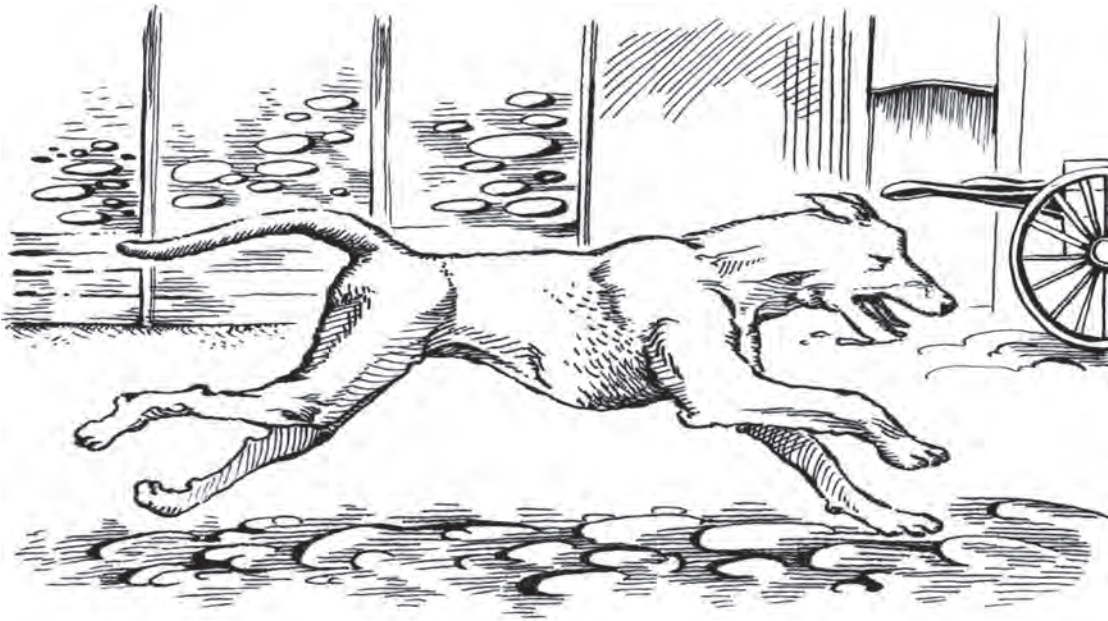
Aujourd'hui, je profite du soleil d'été pour déambuler près du fleuve Saint-Laurent. Chaque jour, je m'aventure de plus en plus loin de la résidence. Qu'il fait bon de sentir le sol sous mes coussinets.

Tout à coup, mes narines se mettent à frémir. Je me retourne. J'ai bel et bien détecté l'odeur d'un chien qui jappe et fonce à vive allure vers moi.

Je me mets à courir. Mais où me sauver ?
Le chien gagne du terrain.

— Par ici, vite !

Le miaulement pressant d'un chat angora qui se tient devant la porte d'une écurie m'interpelle. J'entends le halètement du chien dans mes oreilles, tellement il est près de moi. Le chat part vers l'intérieur de l'écurie et je le talonne. Il monte un escalier quatre à quatre et fait ensuite un bond gracieux jusqu'à une



poutre. Le chien nous a suivis jusqu'au haut de l'escalier. Pourvu que mes talents d'acrobate ne me fassent pas défaut. Je m'élançe dans le vide.

J'atterris juste derrière le chat sur la poutre. Le chien, incapable de nous suivre, aboie furieusement et bave de rage.

— Je le connais celui-là, me dit mon sauveur. Il va finir par en avoir assez et nous laisser tranquilles.





En effet, après une minute, le chien pousse un gémissement et décide de repartir.

— Je m'appelle Frimou.

— Et moi, c'est Zazette.

Je remercie Frimou de m'avoir sauvé la vie. Je contemple mon nouvel ami. C'est un beau matou au pelage roux avec du blanc sur la poitrine et des rayures noires. J'admire aussi ses longues pattes fines.

— Tu viens d'arriver à Québec ?

Je lui raconte mon histoire d'un trait. Frimou rit en entendant le récit de ma traversée éprouvante.

— Moi, je suis né ici, m'explique-t-il. Alors je n'ai pas eu à vivre cette horrible expérience.

Frimou me propose alors de faire le tour de la ville avec lui. Il saute de la poutre. Ravie, je lui emboîte le pas. J'ai l'impression que lui et moi, nous sommes faits pour nous entendre.

3



Ma joie se transforme en tristesse

Le 15 juillet 1623

Frimou habite chez un marchand de fourrures tout près de la résidence des prêtres. Il m'a présentée à ses nombreux amis. Je le vois tous les jours.

Je ne pourrais pas avoir meilleur guide. Il me montre les endroits où on peut facilement débusquer des souris ou des oiseaux.

Après une longue promenade, nous voilà couchés à l'ombre, sous un arbre. Nous ron-

ronnons l'un à côté de l'autre, quand Frimou me susurre :

— Ça clique vraiment bien entre nous, Zazette. J'aurais envie qu'on devienne un couple.

Je lui miaule mon accord :

— Oh ! Frimou, je sens que nous allons avoir une belle vie ensemble, ici, en Nouvelle-France.

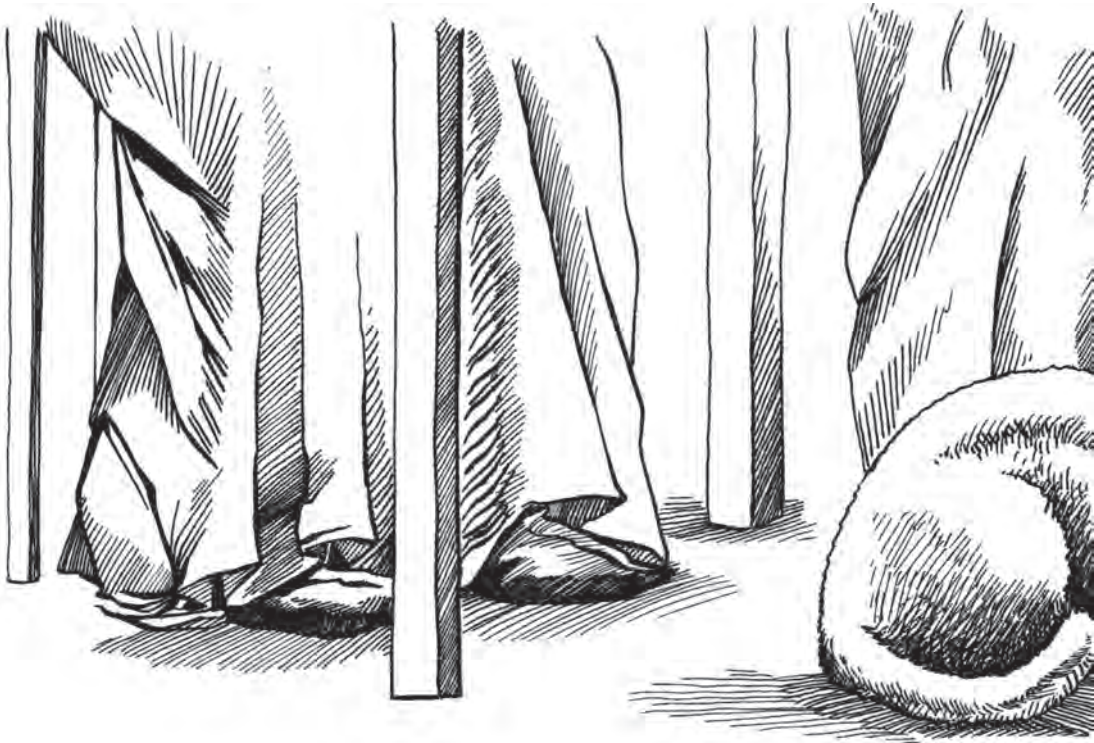
Ses beaux yeux jaunes en amande me dévisagent.

— Alors, tu ne regrettes pas d'avoir traversé l'océan ?

Pour toute réponse, je me colle contre lui.



Plus tard, fidèle à mon habitude, je traîne en fin de journée près du réfectoire où les religieux prennent leurs repas. J'écoute les conversations afin de me tenir au courant des dernières nouvelles. De plus, si je frôle les jambes des hommes attablés, souvent l'un d'eux partage ses restants de table avec moi.



Aujourd'hui, c'est le père Joseph Le Caron qui dépose son assiette à ses pieds. Je m'empresse de dévorer les miettes et de lécher le fond. Ensuite, le prêtre me prend dans ses bras et me caresse la tête, juste derrière mes oreilles dressées. Je ronronne de plaisir.

— J'espère que tu t'es fait des réserves, ma Zazette. Tu en auras besoin. Demain nous



allons entreprendre un long voyage. Mais, tu verras, le pays des Hurons c'est très beau.

Mes oreilles s'agitent. Je ne le crois pas.

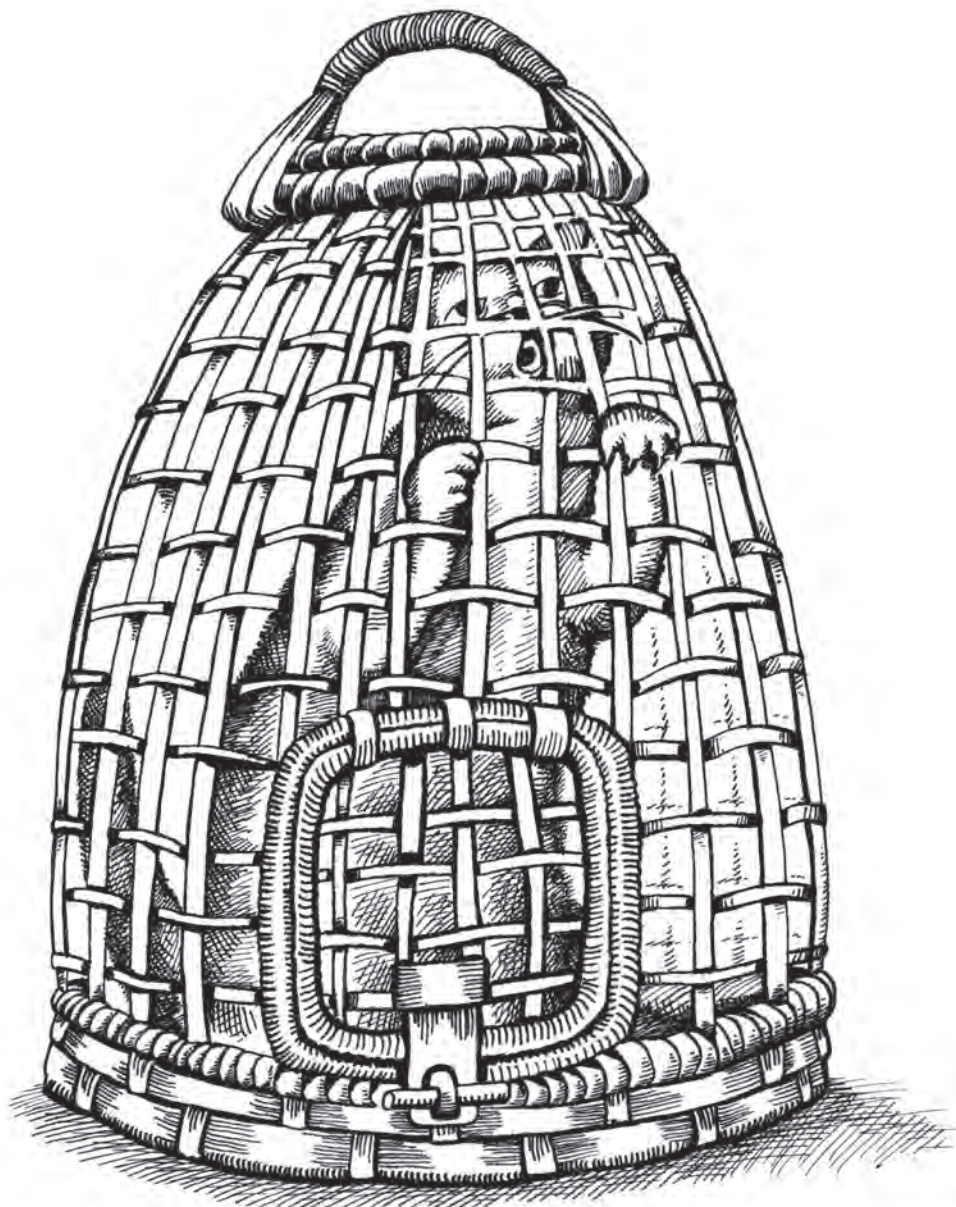
— Un autre voyage ! Je viens à peine d'arriver !

Le prêtre continue à me sourire bêtement. Furieuse, je m'arrache de ses bras pour aller me réfugier dans les pattes de Frimou. Je suis bien déterminée à éviter ce nouveau déplacement. Je vais m'enfuir avec Frimou.

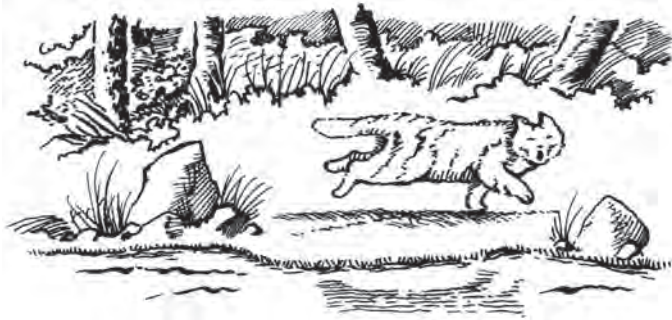
Cependant, avant que je puisse prendre la porte, le frère Sagard me rattrape.

— Attends, Zazette. On doit partir très tôt, donc tu vas passer la nuit dans une cage. Je ne veux pas avoir à te chercher demain matin.

Je n'ai même pas le temps de réagir que déjà le religieux m'a enfermée. J'ai beau miauler toute la nuit, les prêtres m'ignorent.



4



Le début du long voyage

Le 16 juillet 1623

— **M**iaou, miaou... Adieu, ma Zazette. On se retrouvera.

Je regarde Frimou qui trotte rapidement en nous suivant le long de la berge.

Aux pieds du père Le Caron, dans une barque, je suis toujours enfermée dans la cage. Le frère Sagard et le père Viel sont aussi du voyage. Les autres Français du groupe sont des commerçants. Ils vont rencontrer

des autochtones afin d'échanger des biens contre des fourrures. Une fois le troc fini, ils retourneront à Québec. Mais sans les religieux, et sans moi. Nous allons accompagner des autochtones hurons qui retournent dans leur pays. Les religieux veulent vivre parmi les Hurons pour leur parler de leur religion, le christianisme. Ils souhaitent convaincre les Hurons, qui ont leurs propres croyances, de devenir des chrétiens.





Je ne comprends pas pourquoi les religieux m'emmènent. Ils n'ont pas besoin de moi pour faire leur travail !

Je perds Frimou de vue sur la berge et, bientôt, je n'entends plus ses miaulements. Moi qui pensais passer le reste de ma vie avec lui, j'ai peur de ne plus jamais le revoir. Je n'aurai que le souvenir des moments tendres que nous avons passés ensemble pour me consoler. Quelle tristesse !

5



Des regards qui m'énervent

Le 2 août 1623

Me voilà au milieu d'un canoë en écorce de bouleau qui ballote à chaque coup de pagaie. Dans la caravelle, je craignais à tout moment de me retrouver dans la mer. Ici, j'ai l'impression d'être déjà dans le fleuve Saint-Laurent.

Mon canoë fait partie d'une flottille d'une vingtaine de ces drôles d'embarcations. Nous nous éloignons d'une pointe que j'ai entendu

le père Le Caron nommer Cap-de-la-Victoire. L'endroit est à l'embouchure d'une rivière¹. Hier, de nombreux autochtones sont venus à la rencontre des Français. L'agitation créée par tout ce beau monde m'a énervée et j'ai commencé à miauler.

Un homme autochtone qui, une fourrure à la main, discutait ferme avec un Français, s'est retourné vers moi. Il a laissé échapper sa peau de castor et s'est avancé jusqu'à ma cage. Curieux, il s'est penché pour me dévisager. J'ai miaulé encore plus fort.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

L'homme a crié à quelques-uns de ses compatriotes de s'approcher. Bientôt, ils étaient cinq à m'observer comme si j'étais un petit monstre. Je me suis rendu compte que

1. La rivière Richelieu aujourd'hui.



ce devait être la première fois qu'ils voyaient un chat.

L'un d'eux, tout en riant, a tendu son doigt dans la cage pour me toucher. Je suis passé en mode attaque et je l'ai mordu.

Surpris, l'autochtone a poussé un cri et a retiré son doigt blessé qu'il s'est mis à sucer. Ces compagnons se sont esclaffés. J'ai commencé à avoir peur.

Heureusement, le père Le Caron est arrivé. Il connaît leur langue. En l'écoutant parler aux autres Français, j'ai appris que ces Hurons se nomment Ouendats dans leur langue. La conversation se déroulant en ouendat, je n'avais donc aucune idée de ce qui se disait.

Le père Le Caron m'a enfin sortie de la cage.

— Allons, Zazette, n'aie pas peur, ces messieurs sont nos amis. Je vais te présenter à eux. Celui que tu viens de mordre s'appelle Ahatsistari.



Le religieux a commencé une longue présentation en ouendat où tout ce que j'ai compris c'était mon nom. Ensuite, les Ouendats ont encore ri et Ahatsistari a balbutié :

— Sa... sait... saite.

Les autres Ouendats ont essayé de prononcer mon nom à leur tour. Mes oreilles ont eu mal, car ils le disaient de mille façons, sauf la bonne. *Saitcette, Sacette, Zatette...* Mais

j'ai constaté qu'il allait sans doute de mon intérêt de me montrer aimable. Je n'ai donc rien dit et je me suis laissé caresser la tête et le dos.

Le reste de la journée, les autochtones et les Français ont beaucoup négocié et commercé.

Ce matin, la traite étant terminée, les deux groupes repartent chacun de leur côté. Les



pères Le Caron et Viel, ainsi que le frère Sagard ont pris place à bord des canoës des Hurons. Les trois sont répartis dans des barques différentes. Je reste aux pieds du père Le Caron, toujours à l'étroit dans ma petite cage.

Le père Le Caron a déjà vécu parmi les Ouendats. C'est pourquoi il connaît leur langue, contrairement aux deux autres religieux.

Au cours du voyage, les Ouendats m'épient du coin de l'oeil. Le père Le Caron a expliqué aux autres Français que, chez les autochtones, il n'y a point de chat. Je pense qu'ils m'aiment bien. Il y en a même deux d'entre eux



qui ont enfin réussi à prononcer mon nom correctement.

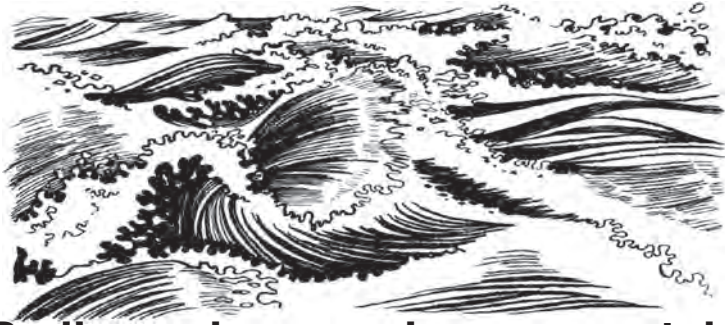
Les Français ne sont que de simples passagers, comme moi. Je me roule en boule au fond de ma cage où je passe les longues heures à lécher ma robe et à somnoler. Parfois, je m'étire un peu pour essayer de voir où nous sommes. À l'occasion, je me fais éclabousser par l'eau et je sursaute.

Nous remontons le fleuve en direction ouest, donc vers l'intérieur du continent. Le père Le Caron dit que ce périple va durer au moins une vingtaine de jours.

Je me sens prisonnière. Pourtant, je n'ai rien fait pour mériter d'être enfermée. Est-ce que je retrouverai ma liberté à la fin du voyage ?



6



De l'eau vive aux risques mortels

Le 5 août 1623

Après quelques jours, nous devons effectuer un portage pour faire le tour d'une série de grands rapides. De l'autre côté de cette eau vive, nous nous engageons dans une nouvelle rivière qui traverse le territoire d'un autre peuple autochtone, les Outaouais.

Mes oreilles de chatte écoutent attentivement. Je parviens à comprendre de plus en plus de mots ouendats.

Au fur et à mesure que nous remontons la rivière du pays des Outaouais, elle devient plus étroite. Finalement, au bout de plusieurs jours, nous arrivons à une fourche où une autre rivière² se déverse dans celle des Outaouais. Nous commençons à suivre ce cours d'eau en direction ouest.

Soudain, je sens le canoë s'agiter. Je vois le visage du père Le Caron devenir très grave. Ses mains s'agrippent au plat-bord de chaque côté de l'embarcation. Je n'entends plus rien sauf le tumulte de l'eau. Stupéfaite, je comprends que le canoë est engagé dans un rapide. Les Ouendats ont-ils fait exprès ? J'ai pu constater qu'ils sont habiles à manœuvrer leurs embarcations, mais pourront-ils traverser cette section de la rivière sans heurter une roche ?

2. La rivière Mattawa aujourd'hui.



Je me risque à coller ma tête contre les barreaux de la cage pour essayer de voir ce qui nous arrive. Tout autour du canoë, la rivière écume et nous secoue. À la poupe, le pagayeur ouendat s'efforce, avec des coups rapides, de maintenir le nez du canoë pointé vers l'avant. Cependant, notre barque se trouve tout à coup de travers dans la rivière.

Une embarcation à notre gauche chavire et ses deux pagayeurs sont emportés par le courant.

Au moment où je suis sûre que nous allons nous retrouver dans la flotte comme eux, notre canoë se redresse. Nous continuons d'avancer à une folle allure, mais la rivière est soudain redevenue calme avec à peine quelques tourbillons à sa surface.

Le père Le Caron fait un signe de croix.



— On l'a échappé belle, Zazette, me murmure-t-il.

Les Ouendats poussent des cris et se mettent à rire. Les deux hommes tombés à l'eau ont réussi à se rendre jusqu'à la berge. L'expédition s'arrête pour la journée et les Ouendats réparent tant bien que mal l'embarcation endommagée. Tant pis pour le matériel qui restera au fond de la rivière. Pour les Ouendats, sauter ce rapide n'a été qu'une aventure. Sans doute sont-ils fiers d'avoir pu éviter encore un portage. J'espère de tout mon cœur qu'il n'y aura pas d'autres rapides aussi tumultueux.



7



Mon voyage inattendu et périlleux

Le 10 août 1623

Les journées sont très longues au fond du canoë. Les nuits deviennent de plus en plus fraîches. J'ai toujours hâte d'arriver au soir, lorsqu'on s'arrête pour établir un camp, car j'ai enfin la chance de m'étirer les pattes. Je trouve aussi un tronc d'arbre où je peux me faire les griffes. Si je savais comment retourner à Québec, je m'enfuirais. Mais, dans cette

forêt touffue qui longe les cours d'eau, je me perdrais sûrement.

Les Ouendats ont l'air à l'aise dans la nature. On ne peut pas en dire autant des Français. Pendant les portages, ils essaient d'aider en transportant des sacs placés sur le dos et fixés au front avec des sangles. Mais les prêtres sont plus habitués à la prière qu'au travail physique. Ils se plaignent sans cesse des moustiques. Souvent, les Ouendats se moquent d'eux.

Nous sommes en fin de journée. Tout le monde montre des signes d'épuisement. Nous entamons un portage qui s'avère particulièrement long. Les hommes, chargés de canoës ou de ballots, traversent le bois dense.

Le frère Sagard, qui ne transporte que moi dans ma cage, ne cache pas sa fatigue. De plus, il est tellement incommodé par les mouches qu'il ne fait pas attention où il pose les pieds.

Voilà qu'il trébuche sur une roche et perd l'équilibre. Il échappe la cage qui se met à rouler en bas d'une pente escarpée. Je miaule comme une folle.

— Sauvez-moi ! Je vais tomber dans la rivière.

Soudain, ma chute s'arrête quand la cage heurte le tronc d'un pin accroché à la falaise



et s'immobilise. J'ai mal, mais au moins je ne suis pas dans la rivière en train de me noyer.

Ahatsistari, le Ouendat que j'ai mordu, arrive à la course. Il semble hésiter. J'espère qu'il n'est pas rancunier. Je suis soulagée quand, enfin, il grimpe sur une roche pour venir me descendre de mon perchoir précaire. D'un bras, il s'agrippe au pin et, de l'autre, il empoigne la cage. Je suis entre ciel et terre.



Il entreprend de tirer la cage vers lui. Mais son bras fatigué faiblit et la cage glisse de sa main. Me voilà de nouveau en train de débouler vers la rivière ! Ma cage rebondit une, deux, trois fois contre le mur de roche. Cette fois, c'en est fait de moi !

Boum ! Juste au-dessus de la rivière, par miracle, la cage se coince entre deux grosses pierres.

Deux Ouendats dans un canoë viennent me sauver. J'ai eu la frousse de ma vie. Le frère Sagard, inquiet, est allé m'attendre au bout du portage. Il me prend dans ses bras et me flatte.

— Ma pauvre Zazette, me chuchote-t-il. J'ai failli te perdre.

Les Ouendats, épuisés, décident de dresser leur camp pour la nuit. Après un tel énervement, j'ai besoin de repos moi aussi.



Le lendemain, nous traversons un énorme lac qui, selon les Ouendats, n'est pas très profond³. Il est souvent fouetté par les vents du nord qui créent d'immenses vagues. Nos canoës sont sérieusement secoués pendant cette traversée d'un jour.

Aujourd'hui, je note un changement de paysage.

Nous sommes engagés dans une rivière au courant rapide qui coule vers l'ouest. De hautes parois de roche dominant ce torrent étroit⁴. À quelques reprises, nous traversons



3. Le lac Nipissing aujourd'hui.

4. La rivière des Français aujourd'hui.

des rapides. Je me fais arroser par l'eau qui éclabousse les rebords du canoë. Les poils de mon dos se hérissent et je grogne.

À la fin de cette longue journée, je suis heureuse de contempler le coucher du soleil. Nous établissons notre camp au bord d'un autre lac, encore plus immense que le précédent. Le père Le Caron annonce aux deux





autres religieux qu'il s'agit de la mer Douce⁵.
Les Ouendats affichent une mine heureuse.

Je me promène dans le camp et je demande à tout le monde :

— Nous arrivons bientôt à destination ?

Personne ne me répond, mais je devine que c'est le cas. Qu'est-ce qui peut bien m'attendre dans ce pays rocheux, inhospitalier et si loin de Québec ?

5. Le nom donné par Samuel de Champlain à ce qui s'appelle la baie Georgienne aujourd'hui.

8



Un cadeau extraordinaire

Le 20 août 1623

Encore un changement de paysage. Nous avons délaissé la roche polie et dure de la côte est de la mer Douce. Maintenant, la nature est très variée. Des ruisseaux sillonnent la forêt et les collines. J'entends le père Le Caron s'exclamer que, depuis Québec, nous avons franchi en canoë, et parfois à pied, un total de 300 lieues⁶.

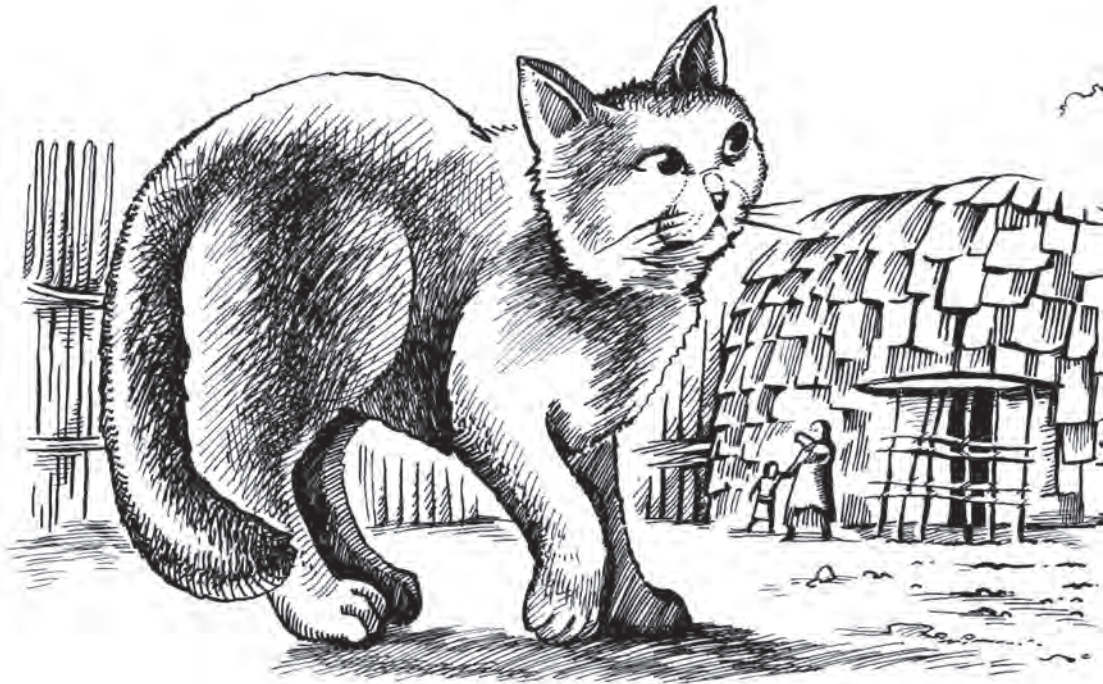
6. Une lieue est une ancienne mesure qui est égale à 4 kilomètres environ.

Au cours de cette dernière étape, les canoës se séparent. Chaque groupe de Ouendats a pris la direction de son village. Le père Viel et le frère Sagard sont partis vers une autre communauté.

Ainsi, en cette fin août, mon groupe débarque finalement dans le Ouendaké, le pays des Ouendats. Je suis impressionnée de voir des champs de maïs aux épis très mûrs. Le village se nomme Carhagouha. Les gens qui y habitent font partie de la nation des Attignouantans qui signifie « ours » en français. C'est l'une des cinq nations qui forment le peuple ouendat. Hommes, femmes et enfants accourent vers nous. Un monsieur dans la force de l'âge, au torse musclé, s'avance pour accueillir le père Le Caron. Une conversation animée s'engage entre cet homme, Yaskenia, le chef de Carhagouha, et le prêtre.

Le père Le Caron est reçu comme un roi. Même si ça fait huit ans qu'il est parti de ce village, on se souvient de lui. Le prêtre me sort de la cage et, à mon grand étonnement, il me tend vers la foule et me présente.





« Za... Zazette », tentent de répéter les Ouendats en riant. Tous s'approchent pour m'examiner avec curiosité. Certains osent me toucher et s'émerveillent devant la douceur de mon pelage.

Le père Le Caron me dépose par terre. Mes pattes foulent enfin le sol de ce territoire que les Français nomment la Huronie.

— Zazette, viens ici.



En entendant le père Le Caron prononcer mon nom, je me retourne. Il fait des petits couinements avec sa bouche et se penche. Je me rends à ses pieds pour me faire caresser affectueusement.

Yaskenia se met à parler vite et fort. Le père Le Caron s'esclaffe et me dit en français :

— Tu vois comme ces gens ont une belle simplicité, Zazette. Yaskenia, voyant que tu viens à moi quand je t'appelle, pense que tu comprends tout ce que je te dis.

Le père Le Caron rit encore. Moi, je trouve ça moins drôle. Yaskenia est plus intelligent que le prêtre, puisque je comprends beaucoup plus qu'il ne le pense ! C'est plutôt le père Le Caron qui ne comprend pas mes miaulements.

Soudain, le père Le Caron me ramasse et me tend vers Yaskenia. En ouendat, il prononce un court discours aux allures solennelles. Yaskenia me prend dans ses bras et dit : *Tiawenk*. Je devine qu'il s'agit du mot ouendat pour merci.

— Vous m'offrez en cadeau !

Le prêtre ne fait que sourire devant mes protestations. Mon sort est vraiment scellé. Je ne retournerai jamais à Québec et je ne reverrai plus jamais mon cher Frimou !

C'est alors au tour de Yaskenia de discourir. Le père Le Caron traduit ses propos pour moi, même s'il pense que je ne le comprends pas !



— Zazette, Yaskenia me remercie infiniment d'un présent si rare. Il me prie de te dire de ne pas mal agir parmi les Ouendats. Il te demande de ne point aller courir par les autres cabanes ni par les forêts et de demeurer toujours dans son logis pour chasser et manger les souris. En retour, il dit qu'il t'aimera comme sa fille et s'assurera que tu ne manques de rien.

Je vois bien dans le regard du père Le Caron qu'il joue la comédie. Il ne croit pas que j'ai compris un traître mot de sa traduction. Je me fâche :

— Est-ce que j'ai le choix ? C'est pas juste !

La foule pousse un grand cri de joie qui enterre mes objections. Yaskenia me brandit comme un trophée et m'amène chez lui. Peu après, le chef me dépose à l'entrée d'une longue structure.

— Vous voulez que j'aïlle là-dedans ?

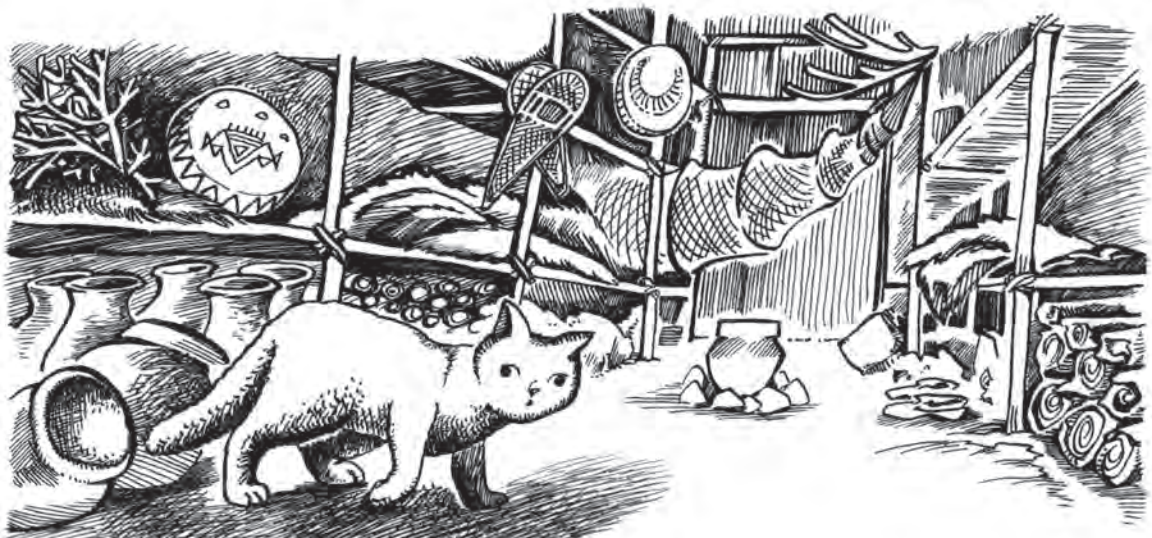
Par un geste, Yaskenia m'invite à pénétrer dans cette habitation. Je m'avance vers l'intérieur très sombre où mes yeux s'ajustent au faible éclairage. La maison contient trois âtres dans le milieu et, par-dessus ceux-ci, la lumière filtre par des ouvertures pratiquées dans le toit. Les murs et le toit sont construits avec de grands morceaux d'écorce d'orme. Je remonte l'allée du centre où, de chaque côté, se dressent des plateformes de bois. Je remarque aussi des pots en grès, des fourrures et des nasses pour la pêche. Tout y est entassé pêle-mêle.

Yaskenia me parle. Je pense qu'il me demande si je suis contente d'être là. Je ne lui cache pas ma déception :



— Comment je vais faire pour habiter dans ce bazar ? Je suis une chatte française moi, pas ouendate.

Tout à coup, derrière le chef, une figure surgit et fonce sur moi. Avant que je puisse m'esquiver, des mains m'empoignent. Est-ce que j'ai été libérée de la cage juste pour redevenir prisonnière ?



9



La peur de finir comme un chien

Le 4 septembre 1623

Il est vrai que l'amour peut tout vaincre. Quand je suis arrivée à Québec, mon amour pour Frimou m'a sauvée. Maintenant, grâce à l'affection de la fille de Yaskenia, qui s'appelle Andiora et qui a onze ans, je trouve la vie à Carhagouha supportable.

C'est Andiora qui, juste après que j'ai mis patte à terre dans la maison longue, est venue vers moi. Entre nous, ce fut le coup de

foudre. Au fait, tout le monde parmi la quarantaine de gens, soit huit familles, qui logent dans cette maison longue m'aime. Je suis douce et je les débarrasse un peu des souris qui grignotent leur maïs !

— Tiens, mange ça, Zazette.

Andiora me tend un bol avec du *sagamité*, une soupe au maïs très épaisse, que vient de préparer sa mère. Elle me parle comme si j'étais sa petite soeur. Grâce à ses soins attentionnés, je me suis habituée à la vie parmi les Ouendats. Côté nourriture, la quantité l'emporte sur la variété. Je mange des souris et des rats comme jamais. Dans la maison longue, ils pullulent. Il me semble que j'engraisse et que mon corps devient de plus en plus lourd.

Je goûte au *sagamité* pour faire plaisir à Andiora et elle sourit. Les Ouendats mangent souvent du *sagamité*. Moi, je pourrais m'en



passer. Quelquefois, les femmes y ajoutent un peu de poisson ou du gibier. Ça le rend un peu plus appétissant, mais les plats épicés servis dans le réfectoire des prêtres, à Paris, me manquent.

Je ne sais pas trop comment les trois missionnaires français s'arrangent. Au moins, ils sont ensemble maintenant. Le père Viel et le frère Sagard, qui avaient abouti dans des villages différents, ont enfin réussi à se faire transporter à Carhagouha. Avec l'aide des

Ouendats, les trois religieux ont érigé une cabane à l'extérieur de la palissade qui entoure le village. Je les vois lorsqu'ils viennent faire un tour dans la communauté.

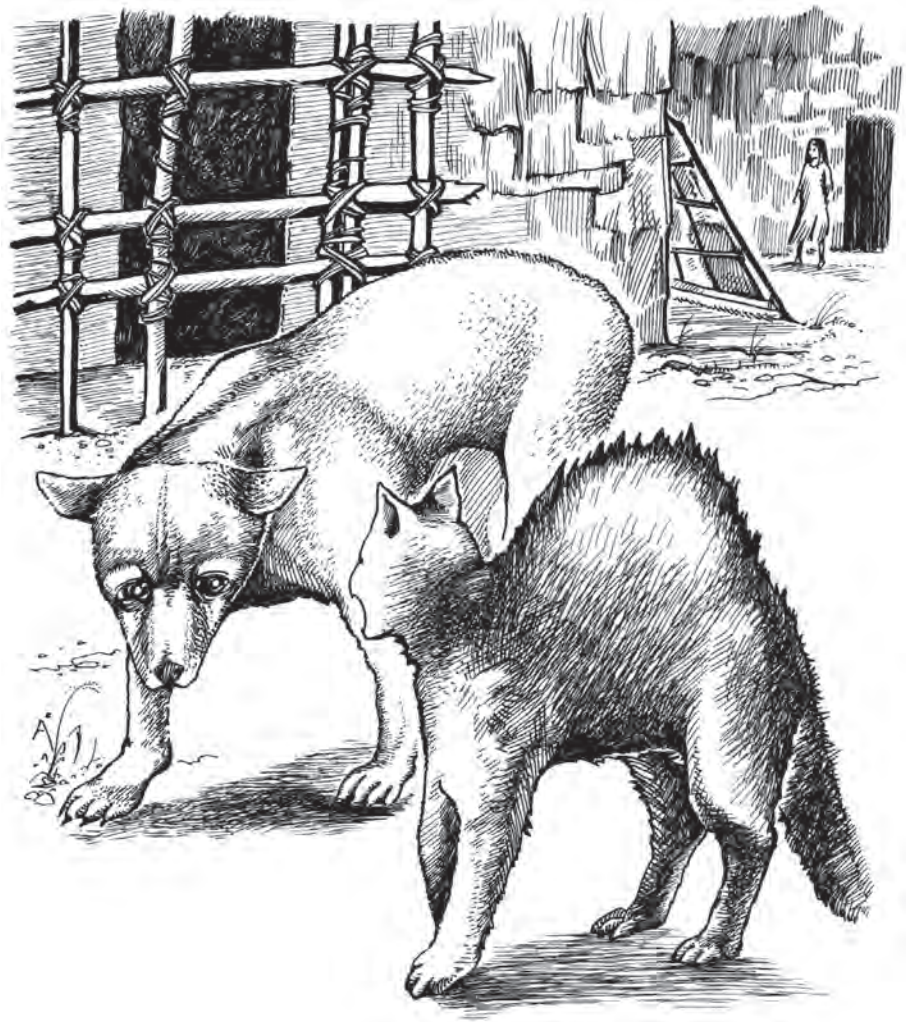
Vivre dans la maison longue n'est pas de tout repos. Quand tout le monde y est, c'est plutôt encombré. Les feux produisent un épais nuage de fumée dont seulement une infime quantité s'échappe par les trous percés dans le toit.

— On est mieux ici en été qu'en hiver, m'explique Andiora. On est beaucoup moins entassés. En été, presque personne ne dort dans la maison longue. Quand le froid revendra, tout le monde se couchera par terre en essayant de se réchauffer près d'un des feux.

Même si tous les Ouendats me traitent gentiment, il y a une exception : leurs chiens. Hier, l'une de leurs bêtes s'est mis en tête de me poursuivre. J'ai tenté de m'esquiver. On a tra-

versé la maison longue d'un bout à l'autre. Quelques Ouendats ont essayé sans succès de retenir le chien qui aboyait comme un fou. Je me suis retrouvée dehors sans protection ni endroit pour me cacher. J'ai décidé de me défendre. Le poil de mon dos s'est hérissé et j'ai poussé un feulement rageur. Impressionné, le chien est resté figé devant moi. J'ai profité de son hébètement pour lui asséner un





coup de griffe sur le museau. J'avais l'avantage d'avoir déjà rencontré des chiens et donc de connaître leurs faiblesses. Ce malheureux chien ouendat qui croisait une chatte pour la première fois ignorait tout des manœuvres félines.

Le chien poussa un hurlement de douleur et décampa la queue entre les pattes. J'étais heureuse d'avoir gagné ce premier affrontement, mais je redoutais déjà le prochain. Cependant, aujourd'hui, cette menace vient de disparaître.

Les Ouendats marquent la fin de leur récolte de maïs par un festin. Selon leurs habitudes, ils ont abattu un chien, dans ce cas, mon pire ennemi, pour le manger. Je peux dire que j'ai eu ma vengeance ! Les trois religieux français participent à la fête. On leur offre de partager ce mets. Ils hésitent, car ils n'ont point l'habitude de consommer ce type

de viande. Mais ils finissent par en manger pour faire plaisir à leurs hôtes.

Je m'étonne de voir le frère Sagard se servir une deuxième fois et s'exclamer :

— Jamais je n'aurais pensé manger du chien ! La chair est bonne, et le goût ressemble un peu à celui du porc.

Le religieux me tend un morceau.

— Tiens, Zazette, goûte.

Je refuse. Voir les Ouendats se régaler ainsi me dérange. Je m'éloigne en me posant une question troublante. Est-ce que les Ouendats pourraient manger du chat ?



10



Un chambardement inquiétant

Le 16 septembre 1623

Je dors tranquillement, roulée en boule. Mes ronronnements flottent dans l'air de la maison longue comme une douce mélodie. Depuis quelques jours, je dors encore plus que mes quinze à dix-huit heures habituelles.

— Tu dors tout le temps ! me reproche Andiora en me caressant avec tendresse.

J'ouvre un œil, puis l'autre et je pousse un grand bâillement.

— Je conserve mes forces, car j'en aurai bientôt besoin.

Mais Andiora ne peut pas comprendre le sens de mes miaulements, sauf quand je lui dis que j'ai faim, ou que j'ai envie de me faire câliner. Je voudrais donc qu'elle sache ce qui s'en vient !

Voilà qu'un chambardement tout à fait inattendu se produit. Acharo, un des chamans, c'est-à-dire un des prêtres sorciers de Carhagouha, pénètre dans la maison longue. Son apparition suscite des clameurs.

Le chaman, qui a l'air plutôt triste, discute avec Yaskenia. Quelque chose ne tourne pas rond. Le chef de Carhagouha vient ensuite parler à Andiora dans le creux de l'oreille. Il me pointe du doigt. Paniquée, Andiora me prend et me serre contre sa poitrine. De chaudes larmes se mettent à couler le long de ses joues.



Je saisis des bribes des pourparlers entre le chaman, Yaskenia et Andiora. La jeune fille m'étreint presque au point de m'étouffer. Finalement, au bout d'une longue discussion, Yaskenia déclare :

— Il le faut, ma fille.

Andiora, qui sanglote toujours, se résigne à me remettre à Acharo. Je proteste :

— Je ne veux pas te quitter ! Pourquoi me laisses-tu partir ?

Je suis terrifiée. Mes griffes s'accrochent à la poitrine de la fille, même si je lui fais mal.

— Est-ce que vous organisez un autre festin où vous allez servir de la viande de chat plutôt que de chien ?

Personne ne me répond et, même si je me débats, Acharo réussit à m'emmener d'un pas rapide.

11



Un malheur fois deux

Le 17 septembre 1623

Acharo m'emporte dans une autre maison longue et me dépose auprès d'une jeune fille couchée par terre sur des peaux. De toute évidence, elle n'en mène pas large. Acharo fait vibrer un hochet fabriqué avec les anneaux du bout de la queue d'un serpent à sonnette et chante une chanson douce pour sa patiente. La malade me prend dans ses bras et sourit.



Une femme assise à ses côtés chuchote :
— Zazette est là. Maintenant, tu vas guérir, Tiena.

En écoutant Acharo parler à la femme, j'apprends que cette jeune fille est malade depuis quelques jours. La veille, elle a fait un rêve. Dans ce songe, Tiena a vu que, si on lui donnait la chatte d'Andiora, elle serait bientôt guérie. Les Ouendats prennent les rêves très au sérieux. Yaskenia n'a pas hésité à ordonner à sa fille de me remettre à la malade. J'ai la vie sauve, mais je ne pourrai plus retourner auprès de mon amie. Je pense qu'Andiora s'est beaucoup attachée à moi, donc notre séparation va probablement l'attrister. Moi aussi je suis très peinée. J'aurais préféré rester auprès d'Andiora.

Tiena me caresse. Je vais devoir m'accommoder de cette situation. On me traite bien et j'ai le repos et la tranquillité qu'il me faut.

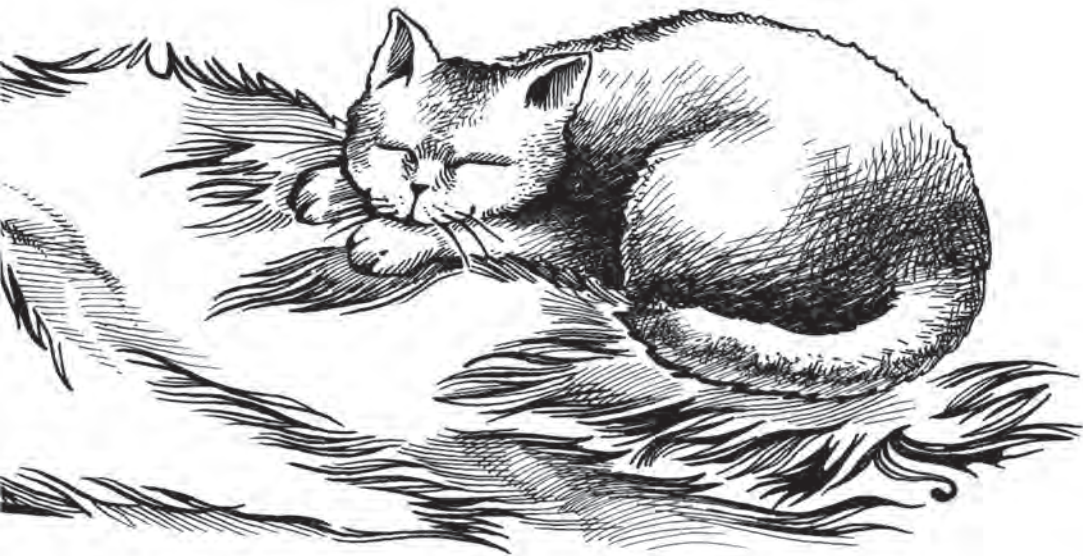


Même si je ne suis pas malade, mon corps se prépare à subir une épreuve. Je n'ai même plus besoin de chasser. Les gens de la maison longue de Tiena m'apportent à manger.

Tiena et moi, nous passons les prochains jours ensemble, surtout à dormir. Un matin, je la regarde posément et je lui dis :

— J'espère que tu vas guérir, Tiena.

Elle sourit. Je n'ose pas ajouter que, malgré son rêve, je ne peux pas grand-chose pour elle.



* * *

Deux jours plus tard, Acharo arrive dans l'après-midi. Il a la mine encore plus sombre que la dernière fois que je l'ai vu. Quand il parle à la mère de Tiena, je comprends pourquoi.

Depuis mon départ, Andiora reste inconsolable. Elle ne mange plus et dort très mal. En fait, elle est tombée malade à son tour. Le cha-

man ne sait comment l'aider à guérir. « Que faire ? se demande Acharo, nous n'avons qu'une chatte, mais deux malades. »

Je dévisage le chaman.

— J'ai la solution !

Acharo reste triste. Je suis incapable de me rendre auprès d'Andiora, ni de parler aux Ouendats pour les rassurer. Dans mon esprit, j'envoie un message à Andiora : « Tiens bon, mon amie. Ne nous abandonne pas, malgré ta peine énorme. »



12



Mon secret révélé

Le 19 septembre 1623

Deux jours plus tard, deux grands bonheurs se produisent presque en même temps. Le premier tient de l'extraordinaire. Ce matin-là, Tiena se lève et déclare à sa mère qu'elle a très faim. La voilà complètement guérie ! Finalement, les Ouendats n'ont peut-être pas tort de croire à l'importance des rêves.

Ensuite, peu après, je mets au monde quatre chatons adorables. Je lèche ces pe-

tites boules bleues sorties de mon ventre avec affection. Les chatons sont aveugles et ne m'entendent pas encore. Dans une dizaine de jours, leurs yeux vont s'ouvrir et ils me verront.

Tiena, sa mère, Achora le chaman et les autres Ouendats dans la maison longue restent abasourdis. Je tourne la tête vers eux.

— Vous voyez, grâce à mes chatons, le village aura plusieurs chats maintenant.

— Je cours annoncer la bonne nouvelle à Andiora, déclare le chaman.

Je retourne vers mes petits. Est-il trop tard ?

Peu après, Yaskenia, le visage très grave, arrive à la maison longue avec sa fille dans ses bras. Je la reconnais à peine. Son teint est devenu cireux et elle a beaucoup maigri. Son père l'approche de ma couche. Émue, je m'exclame :

— Andiora, que t'est-il arrivé ?



La fille ouvre des yeux qui semblent ne rien voir. Je miaule.

— Regarde mes chatons, Andiora.

Soudain, la malade est éblouie de bonheur.

— J'ai consulté les Français, chuchote Yaskenia. Ils disent que, dans une quarantaine de jours, les petits pourront être sevrés de leur mère. Un des chatons sera pour toi.



Andiora tend une main vers un mâle. Il est blanc avec des rayures rousses comme son père. Ce sera lui qui ira vivre avec elle.

Le père ramène sa fille chez elle. Achora me dévisage et déclare :

— Il faudra trouver des noms ouendats pour tes petits. Zazette, à partir d'aujourd'hui, nous allons t'appeler Mitew. Ça veut dire la guérisseuse.

— D'accord, que je lui répons, toute fière.



Deux jours plus tard, je suis étonnée de voir Andiora entrer dans la maison longue. Bien qu'encore un peu faible, elle a repris du poil de la bête comme on dit. Elle marche sans aide. Sa main trouve le chaton qu'elle a choisi et le caresse. Je suis soulagée de la voir sur le chemin de la guérison.

— Mitew, tu mérites bien le nom que tu portes, murmure-t-elle.

Je ne peux faire autrement que de renchérir :

— C'est vrai. J'ai quand même réussi à guérir deux malades.



13



De belles retrouvailles

Le 20 août 1624

Il y a maintenant un an que je vis parmi les Ouendats. Et j'ai survécu à un hiver épouvantable. Heureusement, en réaction au froid glacial, ma fourrure s'est épaissie. Autrement, je serais sûrement morte gelée.

Mes chatons ont grandi vite. Celui que les Ouendats ont nommé Haronk est allé vivre auprès d'Andiora qui se porte bien. Les trois autres habitent dans des maisons longues

différentes. Ainsi, tout le village profite de cette présence féline.



Au début du printemps, le frère Sagard et le père Le Caron ont accompagné des Ouendats qui se sont rendus à Québec pour la traite des fourrures. Je ne sais pas si je les reverrai un jour. Le père Viel, lui, habite toujours la petite cabane à l'extérieur du village.

Je ronronne tranquillement dans un coin de la maison longue. Tout à coup, j'entends des voix. « Des canoës arrivent ! » Après un an à écouter le ouendat, je le comprends parfaitement. On ne peut pas en dire autant des prêtres français. De nombreux villageois accourent au bord de l'eau. Tiena me prend dans ses bras et leur emboîte le pas. Au loin, on distingue une flottille d'une dizaine de canoës.



Peu après, les Ouendats, en reconnaissant les gens dans les embarcations, les saluent avec des cris de joie. Yaskenia fait partie du groupe. Son canoë est le premier à toucher terre. Il descend en bondissant, un immense sourire aux lèvres. Andiora va étreindre son père qui, ensuite, retire un objet du canoë. Le chef ouendat brandit devant lui une cage où s'agite nul autre que...



— Frimou !

Je ne contiens plus ma joie. La queue de Frimou s'agite comme si elle allait se décrocher, et il se met à miauler encore plus fort que moi.

— Zazette ! Je te retrouve, enfin !

Je m'élançe des bras de Tiena vers mon amour. D'abord étonné, Yaskenia dépose Fri-

mou par terre et ouvre la cage. On se frôle, on se lèche, on se colle l'un contre l'autre.

— Comment as-tu fait pour te rendre jusqu'ici ?

— Le chef de Carhagouha et ses compagnons ont déposé le frère Sagard à Québec, en juillet. Ils y ont séjourné pendant quelques jours. Le religieux a appris qu'il devait retourner en France. Mais avant, il a tenu à donner un cadeau aux Ouendats en guise de remerciement et d'adieu. Quand j'ai su ça, je me suis porté volontaire en attirant l'attention du frère. C'est comme ça qu'il m'a remis à Yaskenia.

Renouer avec mon matou laissé à Québec me comble de joie. Je lui dis :

— Viens avec moi.

Les Ouendats rient en nous regardant partir à la course, nos queues dressées en l'air. Nous faisons le tour du village à la recherche de mes chatons déjà devenus des chats.

— Je te présente nos rejetons : Haronk, Ohioyen, Entiron et Yannyoien. Voilà notre petite famille réunie – pour de bon, je l’espère.

Frimou met quelques secondes à se remettre de ses émotions. Finalement, il réussit à balbutier.

— Découvrir notre marmaille, surtout ce fils qui me ressemble comme deux gouttes d’eau, c’est toute une agréable surprise. Mais je suis plutôt déboussolé.

Je tente de le rassurer.

— Il te faudra du temps pour t’habituer à ce nouvel environnement. Comme tu as été mon guide pour apprivoiser Québec, je serai le tien pour te montrer Carhagouha.

Frimou miaule son approbation. Mes instincts de chatte me disent que, très bientôt, nous aurons d’autres chatons et donc une nombreuse descendance dans le pays des Ouendats, mon nouveau pays.



Note de l'auteur

En 1626, les pères jésuites ont pris la relève des Récollets comme missionnaires dans le pays des Ouendats. En 1639, ils ont fondé la mission fortifiée de Sainte-Marie-au-pays-des-Hurons. Des maladies apportées par les Français et la guerre contre les Iroquois ont affaibli les Ouendats. En 1650, ils ont abandonné leur territoire en même temps que les Français.

L'ancien Ouendaké, une région située à environ 150 km au nord de Toronto, s'appelle toujours la Huronie. On y retrouve une reconstruction de la mission Sainte-Marie. Certains des chats qui habitent cette région sont peut-être des descendants de Zazette-Mitew et de Frimou. Nul ne le sait. Dans la ville de Penetanguishene où je suis né, une rue et une école secondaire de langue française portent le nom du missionnaire, Joseph Le Caron. Mais, il n'y a toujours rien pour rendre hommage à Mitew, la chatte guérisseuse, la première de son espèce à avoir fait le long voyage jusqu'à l'intérieur du continent nord-américain.

Si tu penses que les chats de la Nouvelle-France ne sont pas importants, tu as tort. Le frère Gabriel Sagard mentionne leur présence deux fois dans son livre *Le grand voyage du pays des Hurons*, publié en 1632. Ce qui n'est pas rien.

Daniel Marchildon

Photo : Micheline Marchand



Daniel Marchildon voit le jour à Penetanguishene, à environ 160 km au nord de Toronto. Il habite toujours dans cette région, à Lafontaine, qu'on appelle la Huronie. C'est là où se déroule l'histoire de *Zazette*. Daniel Marchildon n'a jamais eu de chat, mais il les aime bien. En 1982, l'auteur a fait le même voyage en canoë que *Zazette* lors d'une reconstitution historique

Il n'a jamais vécu dans le passé, mais il adore l'Histoire, autant celle des personnages célèbres que celle des gens ordinaires dont on n'a jamais entendu parler. Quand il tombe sur un mystère historique, il s'amuse à inventer une histoire pour l'expliquer.

Depuis 1989, l'auteur a publié onze romans, dont huit pour les jeunes. Ses livres ont remporté des prix littéraires, dont le prix de littérature jeunesse Françoise-Lepage en 2013, le prix Trillium en 2011, catégorie littérature jeunesse et, finalement, le Prix Émile-Ollivier en 2009 du Conseil supérieur de la langue française du Québec.

Adeline Lamarre



Malgré la documentation disponible sur la Nouvelle-France, ses anciens habitants et ses colons, nous savons très peu de choses sur la façon dont vivaient vraiment ces gens-là. L'histoire s'écrit par des grands événements qui changent les peuples et les frontières. Mais il y a aussi la petite histoire, celle d'une fillette amérindienne qui, un jour, a eu un chat.

Les livres d'histoire peuvent nous expliquer comment était fabriquée une maison longue, mais plus personne n'y vit depuis longtemps. Nous avons les mots et les images pour nous transporter dans l'univers de personnages qui ne sont pas si loin de nous. C'est notre histoire, nos racines ; cela nous touche et, à la fois, c'est un autre monde.

Table des chapitres

1	LA TERRIBLE TEMPÊTE	9
2	UNE RENCONTRE AGRÉABLE À QUÉBEC.....	14
3	MA JOIE SE TRANSFORME EN TRISTESSE	20
4	LE DÉBUT DU LONG VOYAGE.....	26
5	DES REGARDS QUI M'ÉNERVENT.....	29
6	DE L'EAU VIVE AUX RISQUES MORTELS	37
7	MON VOYAGE INATTENDU ET PÉRILLEUX.....	42
8	UN CADEAU EXTRAORDINAIRE.....	51
9	LA PEUR DE FINIR COMME UN CHIEN.....	61
10	UN CHAMBARDEMENT INQUIÉTANT.....	69
11	UN MALHEUR FOIS DEUX	73
12	MON SECRET RÉVÉLÉ.....	79
13	DE BELLES RETROUVAILLES	85
	NOTE DE L'AUTEUR.....	92



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro
100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo
et fait à partir d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
à Montmagny (Québec)
sur les presses de Marquis Imprimeur
en janvier 2015



MARQUIS

« **C**e voyage en haute mer s'éternise. Voilà plus de deux mois et demi que nous avons pris le large. Le jour du 18 mars 1623, le début de ce cauchemar, restera gravé dans ma mémoire de chatte. À Paris, j'étais si bien, logée et nourrie très convenablement à la résidence des pères récollets.

— Pourquoi a-t-il fallu partir ? Pour aller si loin en plus ! Le frère Sagard laisse mes questions, qu'il ne comprend pas, sans réponse. Il passe sa main dans ma robe laineuse teintée d'un bleu qui tire sur le gris.

— Tu appartiens à une race de chats fort ancienne, ma belle. Les Chartreux. Tu possèdes le même courage que tes ancêtres. »



Dans cette histoire inspirée d'événements réels, Zazette fera, bien malgré elle, le grand voyage pour découvrir la Nouvelle-France.

LES ILLUSTRATIONS SONT DE ADELINE LAMARRE.

COLLECTION **MA PETITE VACHE A MAL AUX PATTES**

ILLUSTRATION (PETITE VACHE) : CAROLINE MEROLA



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**
soulieresediteur.com

ZAZETTE, LA CHATTE



9 782896 073108